

Yves Sarfati

## Confinement, premier du genre

Vous rappelez-vous votre « premier confinement » ? Souvenez-vous. Le mot – confinement – avait alors un sens plein, synonyme d'une complète réclusion. Un sens premier, qui s'est beaucoup secondarisé entre-temps, avec les versions ultérieures de l'épreuve : celle d'octobre 2020 – un confinement effectif et aménagé ; et celle de février 2021 – un confinement attendu et suspendu. D'absolu, le confinement est devenu relatif. De littéral, son sens a glissé au figuré. À supposer qu'il y en ait d'autres, il est certain qu'aucun confinement ne ressemblera plus au premier. Nous étions impréparés, vivions sans masque, applaudissions les soignants... Et puis reconfiner n'est pas confiner. À tout point de vue, le « premier confinement » reste unique, absolument, car premier.

D'ailleurs, à considérer cette période dans l'après-coup, beaucoup lui trouveront le charme d'une première fois. Si ce n'est qu'un grand biais de mémoire s'interpose désormais, pour parvenir à en éprouver rétroactivement toute la fraîcheur et l'intensité. Ah ! Le premier confinement !... Tant de choses ont été dites depuis ! Tant d'articles lus ! Tant d'experts entendus ! Tant de péripéties traversées ! L'illusion rétrospective de causalité propre à l'historicisation a déjà déformé la représentation sans horizon que nous avions alors. Celle d'un enfermement inaugural, inédit, solennel. Une entrée en réclusoir, sans autre lendemain qu'une fenestrelle sur un grand souffle de mort. Et chacun de pouvoir imaginer À loisir cet ennemi nouveau, proliférant, inconnu, invisible, dont il était toujours loisible de croire qu'arrivé si soudainement, il repartirait de même.

Car notre cerveau est une machine À confabuler (Michael Gazzaniga), un émulateur de réalité (Alain Berthoz), une usine à fictions-interprétations-croyances (Lionel Naccache), pour reprendre les termes de la neurologie contemporaine. Et cet organe produit des confabulations avec d'autant plus de vigueur qu'il est pris de court. Lacan appelle irruption du Réel l'effet de sidération dans lequel nous précipite la douche froide d'une nouvelle subite, subie, et si proprement incroyable que le seul recours disponible, dans un tout premier temps, est de la nier en bloc. Comme ces images des tours jumelles en flammes encastrées d'un avion. Comme toujours l'annonce de la mort inattendue d'un proche. À ces irréprésentables-là, la seule réplique possible devient : « Non ! », « Je n'y (ne te) crois pas ! », « Ce n'est pas possible ! », ou toute autre forme de négation, la profération d'une incrédulité permettant très efficacement de parer provisoirement le coup dangereux de l'annonce inouïe. Elle donne le temps au cerveau de se défendre grâce à une suspension, aussitôt suivie d'un torrent d'imaginaire. C'est bien ce que Matisse, riche de son observation des effets de l'irruption du Réel dans la fameuse salle VII du Salon de 1905, explique quarante ans plus tard à Léon Degand dans *Les Lettres françaises*, pour justifier de son

art : « Le public est fait pour être ahuri, déclare le Fauve. Grâce à quoi il reçoit le choc qui le pousse à réfléchir. » Réfléchir, c'est trop dire. À la sidération succède bientôt l'affabulation ; au saisissement, le ressaisissement imaginaire. C'est alors que l'aptitude à gamberger, à fantasmer se fait la plus forte chez tout un chacun, à délirer, même, pour les personnes vulnérables à la psychose.

L'ensemble des textes regroupés dans ce numéro a été créé ultérieurement au saisissement annoncé par les premières lignes du discours présidentiel du 16 mars 2020 : « Jusqu'alors, l'épidémie était peut-être pour certains une idée lointaine, elle est devenue une réalité immédiate, pressante... une guerre. » Et voici quinze textes témoignant des élaborations de ce temps de guerre par surprise. Quinze brefs récits très différents et sans lien entre eux, sinon ce dénominateur commun, par quinze auteurs talentueux qui y déploient poème, fiction ou nouvelle surgie de leur inspiration du moment. Notons dès à présent qu'un seul et unique y aborde explicitement le thème du confinement, faisant figurer le terme à la fois dans son titre et plusieurs fois dans son texte. Les quatorze autres ne font aucune référence ni au mot, ni à l'actualité, la conception des récits permettant au contraire de s'en évader et de rencontrer tous les arts (l'architecture, la peinture, la sculpture, la musique et la danse) ; d'en traverser toutes les époques (l'Antiquité, le Moyen Âge, la Renaissance, le XIX<sup>e</sup> siècle, la Modernité) ; d'y croiser tour à tour John Ruskin, Martin Schongauer, Camille Claudel, Édouard Manet, Edward Hopper, Jean Geoffroy, Ramon Casas, Camille Alaphilippe, la *Vénus de Milo*, Jean de Jandun, un sculpteur d'Enna et Francis Bacon... Bref, cet ensemble est un éventail savoureux et inventif de fables de l'art, beaucoup plus en prise avec le sujet de prédilection ou de recherche de l'auteur, avec sa spécialité, avec son histoire – jusqu'à ses aïeux pour l'un d'eux –, qu'avec l'instant unanimement et collectivement traversé.

Pourtant, certains mots frappent plus que d'autres à la lecture de ces quinze fruits de fiction. Ils frappent par leur répétition, tel le *sostenuto* d'une note obstinée, la basse continue derrière les variations mélodiques : l'insistance de l'inconscient freudien précisément. À commencer par les substantifs rêve, rêverie, et le verbe rêver. Pas moins de vingt occurrences dans neuf des quinze textes ! Et deux d'entre eux l'inscrivent même en exergue dans leur titre. Rêves diurnes, rêves éveillés, « rêves chargés de fleuraisons labiles », dont la perlaboration reprend les opérations du rêve nocturne et se présente ici sous forme d'images sensorielles s'imposant de façon quasi hallucinatoire dans des scénarios qui suivent au plus serré les codes de la littérature fantastique. Ainsi, le lecteur découvrira-t-il d'un texte à l'autre la récurrence (plus qu'une coïncidence) de phénomènes inexplicables et de manifestations de l'étrange : une statue qui parle, deux, puis trois, puis quatre... jusqu'à quitter leur socle pour certaines. Il en est ainsi chez Laure Saffroy, chez Florent Allemand, chez Serena Vinci, chez Mathilde Bouquerel. Dans cette succession onirique et fabuleuse, les tableaux ne sont pas en reste : voici la peinture qui vit, toiles dont les personnages bavardent, pointent et apostrophent celui ou celle qui les regarde, l'invitant même à pénétrer leur intimité à l'intérieur du cadre. Il en est ainsi chez Axelle Groult, chez Emily Busato, chez Fabien Lacouture, chez Félicie Blancher. Chacun de ces textes suggère

un état de conscience modifié, propice à l'onirisme, à l'animation de l'inanimé et à la rencontre des créatures des musées. Rêves d'historiens de l'art que d'entrer en commerce étroit, direct, intime, symétrique, avec leurs objets d'études devenant sujets ? Sans doute. Mais faut-il que les circonstances d'affabulation nécessaire que nous évoquions plus haut aient été des plus propices à lever le voile sur ce désir secret de dialogue bijectif avec les œuvres. Il n'est pas incompatible avec ce fait, par ailleurs, que se manifeste entre l'observateur et les protagonistes de cimaises une interversion des places, les auteurs s'appropriant, sous l'effet de leur sidération, l'immobilité des statues et le silence des toiles, s'identifiant à elles et elles à eux, sous la houlette magique d'une réclusion, d'un encadrement soudainement interverti.

Mais voilà qu'un deuxième thème latent surgit derrière la disparité des contes. C'est celui de la mort. « Têtes mortes... amours mortes... silence de mort... déclaration de mort... femme morte... mère mortifiée... peintres célèbres et morts... expériences de mort imminente... chant pour les mort-nés... à chaque instant la mort s'épanche / la mort partout ! » Se dénombrent au total seize occurrences du mot « mort » dans le corpus des quinze récits. Hasard ? Ou impact inconscient de la mort qui rôde autour des auteurs ? Il faut ici insister sur une différence physiologique de taille qui démarque « le premier confinement » de la vie quotidienne et de tous les autres confinements. Dans la vie quotidienne, la mort n'est qu'un savoir, une idée, et pour finir une abstraction. Il faut qu'elle surgisse à l'improviste, qu'elle nous frappe de sa concrétude, qu'elle rôde à nous effleurer, pour que la mort devienne réelle, et que notre mortalité ne soit plus seulement conçue mais éprouvée. Vladimir Jankélévitch l'exprime fort bien dans son grand livre *La Mort* : « la mort joue à cache-cache avec la conscience », elle ne peut se représenter qu'à la deuxième ou à la troisième personne. Le premier confinement a eu cette vertu de nous la faire éprouver en pleine conscience, à la première personne, éphémèrement, tous ensemble. Comment ? Des marqueurs somatiques émanant de l'ensemble du corps, et non plus seulement du cerveau, ont inscrit en nous le ressenti de notre condition, la signature émotionnelle de l'expérience, une inscription corporelle qui lui octroie une valence viscérale. Là encore, la sidération menace dans la confusion d'effroi et de terreur qui, viscéralement, fait cortège au cerveau stupéfié. Il est classique de ranger la mort au rayon de l'innommable, de l'irreprésentable, de la terreur sans nom (Wilfred Bion). C'est que cet éprouvé ne peut-être que refoulé, un refoulé amené à faire retour brutalement dans des circonstances exceptionnelles. Plus d'un a relu, durant ce premier confinement, Jean Giono (*Le Hussard sur le toit*) ou Albert Camus (*La Peste*) ou Thucydide (*La Peste d'Athènes*) pour donner sens au surgissement soudain de l'épouvante invisible imprévisible ; il est à parier que plus d'un se soit également raccroché à l'idée – irrationnelle certes, mais terriblement efficace pour calmer la peur – d'être épargné, puisqu'à l'instar d'Angelo ou du Docteur Rieux, la mort pourrait ne pas frapper les justes. Qu'elle rôde à ce point dans ces quinze textes ne rend que plus précieux leur témoignage de cette période singulière.

Enfin, le thème du Temps s'invite à son tour en plusieurs occurrences. Vous rappelez-vous votre « premier confinement » ? Et la suspension soudaine qui, l'espace

d'un moment que nous nous surprenions soudainement à espérer le plus long possible, nous exonérait de toute obligation, excluait la paresse des pêchés les plus coupables, nous autorisant – y compris sur injonction présidentielle – à lire, lire tout notre saoul, allongé, suspendu, rêvassant depuis la fenestrelle de notre récluseur dont plus d'un de nos quinze auteurs a fait sa seule ouverture sur un monde atemporel : « Une fenêtre ouverte sur une pause, une torpeur, un arrêt sur image, symbole du temps qui semble s'être arrêté depuis ces dernières semaines. » Ainsi installés, nous pouvions faire nôtres plusieurs phrases de ces auteurs, dont la collecte qui va suivre reprend le leitmotiv, phrases prononcées ou pensées in petto par chacun d'entre nous alors. « Le temps s'était dilaté. Et pour une fois ce n'était pas du a l'ennui... Et surtout, le temps ne lui est pas compte... Le temps passe à une vitesse différente... Pendant quelques heures, le temps était suspendu... Je ne savais plus depuis combien de temps je me tenais accoudé à ma fenêtre... Combien de temps faudrait-il attendre encore ?... Combien de temps avait passé ? Cela se comptait-il en minutes ? En heures ? En jours ?... À nouveau le temps semblait s'être arrêté... Nous avons partagé ensemble, face à face, ce temps de confinement... Mon Dieu, comme le temps passe vite... La condition des hommes, le temps qui passe et la quête de soi... »

Un mot, pour finir, d'Abraham Poincheval, cet artiste si sensible qui a élevé le confinement, la réclusion, l'isolement, au rang d'œuvres d'art. Il s'est notamment rendu célèbre avec des créations qui mettaient à l'épreuve ses limites psychiques et corporelles sur un temps très long, jusqu'à une semaine, enfermé dans des endroits exigus (par exemple *Pierre* au Palais de Tokyo en 2017). Lors d'une conversation amicale, nous avons abordé les phénomènes psychiques produits par ces réclusions longues parfois sans repère nyctéméral. J'ai cru comprendre à quel point ces expériences induisaient des états de conscience modifiée et laissaient l'imaginaire vagabonder, mais surtout régresser au stade d'hallucinations visuelles, cénesthésiques, olfactive, telles qu'on suppose les nouveaux nés en avoir, mémoire archaïque des premiers percepts. Des couleurs, parfois, recréent devant les yeux de notre artiste des tableaux comme ceux par lesquels se sont évadés plusieurs de nos quinze auteurs, mais chez lui des tableaux abstraits, fenêtres hallucinatoires vers un ailleurs énigmatique. Le prochain projet d'Abraham Poincheval, début juin 2021, est de vivre reclus dans un caisson, immobile, huit jours durant, devant une toile de Hans Hartung de la fin des années 1980. Le temps très court de création d'une telle toile contrastera avec le temps très long de sa perception, créant à travers cette distorsion et la confrontation temporelle extraordinairement prolongée, les conditions propices, ultimes, aux phénomènes psychiques émergents que nous venons de passer en revue. De notre conversation a découlé un ajout à ce projet : tenter, avec les chercheurs de l'Institut du cerveau et de la moelle épinière (Pitié-Salpêtrière), et grâce à la technique des potentiels évoqués, de capter la signature électrophysiologique de l'encéphale de l'artiste en proie à ses visions.

Laissons maintenant le lecteur découvrir dans leur individualité ces précieux récits de reclus écrivant, déployant leur imaginaire – qui marche l'amble avec l'inconscient freudien – pour donner sens et corps à l'expérience de la sidération face

au surgissement du Réel. La Mort, le Temps suspendu, le Rêve : voilà qui résume notre premier confinement. Et puisque derrière les propos manifestes, aussi disparates que peuvent l'être les salles du Louvre, s'est infiltré chez la plupart de nos écrivains un sens latent, partagé, ne serons-nous pas surpris de rencontrer sous les avatars d'un musée fermé au public, d'une île, d'une punition, d'un ravitaillement, les formations réactionnelles, métaphores de l'emprisonnement, concrétions fantasmatiques et fantastiques, d'une existence subitement extraite de son quotidien et du futur. Le premier confinement aura pour le moins provoqué une commotion qui n'était pas sans esthétique.

Yves Sarfati est professeur de psychiatrie, psychanalyste. Chercheur-clinicien, il débute ses travaux scientifiques à l'INSERM sur la communication neuronale et la théorie de l'esprit. Depuis dix ans, il oriente ses recherches sur l'articulation de l'histoire de l'art, de la psychanalyse et des neurosciences. Il est l'auteur de *L'Anti-Origine du monde : comment Whistler a tué Courbet* (2017) et a dirigé la publication *Transferts de Courbet* (2013).